

Prologue

Ses parents avaient remarqué très tôt ses capacités intellectuelles hors norme. À quatre ans, il savait lire et écrire. Un an plus tard, il s'intéressa pour la première fois à la composition chimique de l'eau minérale indiquée sur l'étiquette d'une bouteille. Après chaque passage à la pompe à essence, il informait son père du nombre de litres consommés depuis le début de l'année et de leur coût total. Au centime près.

Deux semaines après son entrée en primaire, on le fit passer en CE1. À la fin de l'année scolaire, il sauta une nouvelle classe et, à sept ans, il était en CM1. À l'école, il n'avait pas d'amis. Ses camarades se méfiaient de lui, et il ne leur parlait guère. Quand il ouvrait la bouche, c'était pour dire des choses bizarres qu'ils ne comprenaient pas. Pas plus que ses parents, d'ailleurs.

L'année suivante, il entra au collège.

Environ un mois après le début des cours, il fut assailli pour la première fois par une sensation étrange. En un chaud après-midi de septembre, il était assis comme souvent sur la pelouse en pente du jardin et tâchait d'ordonner les pensées qui fusaient dans sa tête. Sa petite sœur Sarah, de deux ans sa cadette, faisait ses devoirs sur la terrasse, derrière lui.

Il lui sembla qu'une entité étrangère imposait à son esprit des idées dont il ne voulait pas. Même son riche vocabulaire ne lui permettait pas d'exprimer avec précision ce qu'il ressentait. Cette impuissance le mit dans une telle rage qu'il bondit sur ses pieds, se rua vers sa sœur et lui balança sans hésiter son petit poing en pleine figure.

Quand Sarah, le visage en sang, courut vers leur mère en hurlant, il se sentit mieux.

Atterrés, ses parents se sentirent démunis, comme souvent avec lui. Ils le privèrent de sorties pendant une semaine et le menacèrent de sanctions plus sévères s'il recommençait.

Quelques mois plus tard, il attira Sarah au grenier en lui promettant un jeu d'aventure. Elle le laissa lui attacher les mains dans le dos et la bâillonner avec du ruban adhésif épais. Elle accepta même de monter sur une chaise qu'il avait préparée. Mais quand il fit descendre une corde de la poutre au-dessus d'elle et lui passa le nœud coulant autour du cou, elle ouvrit de grands yeux. Trop tard. Il avait déjà tellement tendu la corde que Sarah dut se tenir sur la pointe des pieds pour ne pas être étranglée.

Sa mère le trouva vingt minutes plus tard assis par terre devant la chaise, immobile. Il contemplait avec fascination les yeux écarquillés de panique de sa petite sœur à bout de forces, le souffle presque coupé par la corde.

Sa mère se mit à pousser des cris hystériques. Il lui expliqua calmement qu'il n'avait rien contre Sarah et qu'il avait juste voulu voir à quoi ressemblait une personne terrorisée par l'approche de la mort. Peine perdue : le lendemain, son père le traîna chez un pédopsychiatre. Le gamin décela vite le système caché derrière les questions faussement aimables que lui posa le médecin et le lui fit sentir dans ses réponses. Le psychiatre, troublé, recommanda instamment aux parents un traitement à long terme pour leur fils. Celui-ci devina que son intelligence et sa capacité d'adaptation

lui éviteraient d'autres désagréments s'il les employait à bon escient.

Quatre mois durant, il dut s'astreindre à une consultation hebdomadaire. Puis le psychiatre affirma aux parents avec satisfaction que la *phase critique* de leur fils était passée et qu'il était entièrement guéri. Le garçon tira des leçons de cette expérience. À l'avenir, plus personne ne connaîtrait ses pensées. Conscient d'être supérieur aux autres, il saurait désormais le cacher.

Peu après son seizième anniversaire, l'entité étrangère prit définitivement le contrôle de son esprit.

1

— Je t'ai déjà dit que je suis super contente de partir?

Julia éteignit la lumière de la salle de bains et lança un sourire rayonnant à Michael. Il posa son livre et la contempla avec amusement. Elle avait enveloppé ses cheveux bruns dans une serviette rouge et blanc, son peignoir immaculé n'était noué que lâchement.

Il adorait les quelques kilos en plus qui distinguaient Julia des mannequins filiformes des magazines. En tout cas, c'était ce qu'il lui affirmait chaque fois qu'elle annonçait vouloir perdre du poids.

— De longues promenades par tous les temps, bien emmitouflés, de bons repas, la détente absolue...

Une fois au pied du lit, Julia grimpa sur le matelas et poursuivit son avancée à quatre pattes avec souplesse. Dehors, des bourrasques de pluie frappaient la fenêtre. La chaleur de la chambre n'en paraissait que plus douillette. Lorsque leurs visages ne furent plus qu'à quelques centimètres l'un de l'autre, elle ajouta en roucoulant :

— Et plein d'autres choses encore.

Michael l'embrassa puis l'attira vers lui en souriant.

— N'oublie pas qu'il faudra aussi que je travaille, à Amrum.

Julia leva la tête et fronça les sourcils.

— Je n'ai jamais dit que j'avais besoin de toi pour faire toutes ces choses merveilleuses.

Ils éclatèrent de rire et s'enlacèrent de nouveau.

Ils s'étaient rencontrés trois ans plus tôt dans un bar. Michael avait emménagé dans le grand appartement de Julia au bout de six mois. À peu près au même moment, après avoir travaillé cinq ans comme assistant scientifique à l'université, il avait accepté un poste dans un institut de bio-informatique et biologie systémique. Depuis, il analysait des données de reséquençage génomique. Julia savait que le travail de Michael avait un rapport avec l'amélioration sélective du bétail, mais elle avait vite cessé de chercher à en comprendre davantage.

C'était grâce à un collègue de Michael, le Dr Andreas Wagener, qu'ils allaient passer quinze jours de vacances à Amrum. Michael n'avait rencontré le trentenaire que deux ou trois fois jusque-là mais il le connaissait de nom, comme tout le monde à l'institut. Wagener avait remporté plusieurs succès notables dans ses recherches sur le diabète, jusqu'à être remarqué dans les milieux scientifiques américains.

Ils s'étaient retrouvés par hasard à la même table lors d'un déjeuner, à la fin du mois de juin, et avaient engagé la conversation. Quand Wagener évoqua avec enthousiasme ses vacances imminentes, Michael lui demanda par courtoisie s'il comptait partir. Wagener annonça qu'il allait passer quinze jours avec sa femme sur l'île d'Amrum, où ses parents possédaient une maison. Quand Michael avoua n'être encore jamais allé sur aucune île allemande, Wagener expliqua que la maison était presque toujours occupée en période de vacances scolaires mais qu'il pourrait volontiers s'y rendre à la basse saison. Ses parents ne louaient pas à des inconnus, mais après tout, Michael était un collègue de travail.

Le soir même, il rapporta leur conversation à Julia. Elle fut aussitôt enthousiasmée par l'idée mais Michael tempéra

son ardeur. De telles propositions faites par de quasi-inconnus se révélèrent souvent n'être que de pure forme et restaient sans suite.

Toutefois, à la surprise de Michael, Andreas Wagener vint le voir début octobre à son laboratoire. Il lui annonça qu'il passerait les deuxième et troisième semaines de novembre sur l'île avec sa femme et que lui et Julia étaient cordialement invités. En échange, Michael pourrait l'aider à poursuivre l'aménagement des combles de la maison.

En apprenant la nouvelle, Julia lui sauta au cou. Elle adorait le climat âpre de la mer du Nord. Quelques jours plus tard, la banque où elle travaillait lui accorda ses congés, et ils acceptèrent l'invitation. Ils dînèrent avec Andreas et sa femme quinze jours avant le départ afin de faire un peu connaissance. Julia trouva Martina assez spéciale, mais cela n'entama pas son enthousiasme. Une fois sur l'île, Michael et elle trouveraient bien assez d'occasions d'être seuls.

Ils étaient maintenant à la veille des vacances.

— Comment tu trouves Andreas? demanda soudain Julia en se redressant un peu.

— C'est un scientifique de génie. Ses recherches dans le domaine de...

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, coupa-t-elle. Comment tu le trouves au niveau *humain*?

Michael haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Je le connais à peine en dehors de l'institut. Il est poli et aimable, tu l'as constaté toi-même il y a quinze jours. Mais à part ça...

Il se pencha en avant et lui posa un baiser sur le nez.

— On verra bien.

Julia fronça le nez et frotta du bout des doigts l'endroit où Michael l'avait embrassée.

— Sa femme est bizarre.

— C'est vrai qu'elle ne dit pas grand-chose. Peut-être parce qu'on ne se connaît pas encore et que la taciturne

Martina deviendra une pipelette insupportable une fois qu'elle se sentira plus à l'aise.

— Je me demande quand même pourquoi ils nous emmènent avec eux.

— Sans doute Andreas n'a-t-il pas envie de continuer les travaux des combles tout seul. Ça ne sert à rien de se creuser la tête à ce sujet.

— Oui, tu as raison.

Julia soupira et se blottit contre Michael.

— Ça n'a aucune importance, après tout, poursuivit-elle. Je suis impatiente d'y être. Et toi?

Michael fixait un point au-delà d'elle.

— À quoi tu penses?

— À rien de spécial.

— Alors, tu es content de partir?

— Et comment.

Il l'embrassa sur le front.

2

L'homme suit d'un pas de promeneur l'étroit chemin à l'extrême limite du village de Norddorf. Il a les mains profondément enfoncées dans ses poches et la tête baissée. Le col de son manteau est relevé pour le protéger du vent mordant.

Au pied des larges dunes, rares sont les maisons de location occupées. En cette saison, l'île attire peu de visiteurs. Il fait trop froid et trop humide et ce n'est pas l'époque des vacances scolaires. Ça lui est égal. Ça lui convient même très bien.

Dans sa tête, ça tourne à plein régime, comme d'habitude. Avec une agilité hors du commun, son cerveau traite les masses de données que lui livrent ses sens comme s'il était relié à des dizaines d'appareils de mesure ultrasensibles. Pas un détail ne lui échappe, si insignifiant soit-il. Ses yeux passent les alentours au scanner et prennent une photo panoramique par seconde. Plus tard, il pourra consulter chacune de ces prises de vues imaginaires.

Le couple avance étroitement enlacé à une centaine de mètres devant lui puis bifurque dans un jardinet. L'homme s'arrête et se met à tripoter son manteau.

Il les a remarqués sur la plage où ils bravaient les bourrasques, serrés l'un contre l'autre. Il n'a pas distingué

leurs visages. Quand ils se sont détachés l'un de l'autre pour prendre la direction des dunes, il a pu juger à leurs mouvements fluides qu'ils devaient être assez jeunes. Il les a suivis vers les maisons de location. Jusque-là, tout concorde.

Tout en continuant à triturer un bouton de sa veste, la tête penchée, il garde les yeux fixés sur le couple. Ils atteignent la porte d'une maison de brique et la referment derrière eux. Aussitôt, il reprend sa progression. Il s'arrête devant le jardinet puis regarde autour de lui, l'air de rien. Pas un chat. Deux grandes fenêtres sans rideaux lui permettent d'entrevoir l'intérieur. La lumière est allumée derrière la vitre de droite. Il perçoit un mouvement, mais rien de précis. Pendant un moment, il imagine différents scénarios et la manière dont il y réagirait, puis il emprunte le court sentier menant à l'entrée. Il se fige au bout de quelques pas et observe les occupants de la maison. Ils sont quatre. Sans hésiter, il fait demi-tour et s'en va. Aucun intérêt.

Il prend à gauche au bout de la ruelle. Un chien vient à sa rencontre, tête basse. Un bâtard crasseux de taille moyenne, au poil ébouriffé par le vent, qui passe à quelques centimètres de lui sans tourner la tête.

Trouver les cobayes idéaux se révèle plus compliqué que prévu. Il consulte sa montre. Il est temps de repartir. Il ne pense même plus aux amoureux qu'il suivait encore un instant plus tôt. Ils ne lui seraient d'aucune utilité.

Il contourne un bâtiment au toit de chaume et prend une rue étroite qui le ramène près des dunes. La proximité des dunes est primordiale. Alors qu'il est presque arrivé au bout du chemin, un homme et une femme sortent d'une maison, la dernière de la rue, la dernière avant les dunes. Il sait qu'il s'agit aussi d'une résidence secondaire.

Ils ont entre vingt-cinq et trente ans. Ils éclatent de rire quand une violente bourrasque les surprend et les

fait vaciller. L'homme saisit la main de sa compagne et l'entraîne derrière lui, puis ils s'immobilisent à nouveau au bout de quelques mètres pour s'embrasser longuement.

L'homme ralentit le pas mais les tourtereaux ne font pas mine de repartir. Quand il est presque arrivé à leur hauteur, ils se séparent enfin et disparaissent dans une rue adjacente. Sans se presser, il change de trottoir, rejoint l'entrée de la maison dont le couple est sorti et sonne. Rien. Il contourne la bâtisse et jette un coup d'œil à travers la porte-fenêtre donnant sur la terrasse. Personne. Pas un mouvement non plus derrière la petite fenêtre latérale.

Voilà qui lui plaît. Il examine rapidement le jardin et les alentours, enregistre chaque détail puis retourne devant la maison. Il sonne de nouveau sans provoquer plus de réaction. Bien. Très bien.

Il repart dans la direction prise par le couple. Il les retrouve vite : ils se dirigent vers la supérette de Norddorf. Il s'adosse à un mur près de l'entrée et attend. Pas longtemps. Ils resurgissent au bout de quelques minutes. L'homme porte un sac plastique au logo du magasin. Ils passent si près de lui qu'il pourrait les toucher en tendant le bras. Il les suit à distance, s'arrêtant deux fois pour attendre qu'ils finissent de s'embrasser.

Une fois la porte de la maison refermée derrière eux, l'homme examine de nouveau les lieux. Il est satisfait mais circonspect. Quand il sera vraiment certain que le logement n'est occupé par personne d'autre, il aura franchi un pas important.

Il aura trouvé ses candidats.